

UE PH00801T_SED

Mémoire de M1

Duhamel-Grandprey

Abigaëlle

N°Etudiant: 21802234

Comprendre la nécessité de la philosophie sociale et son évolution dans les débats philosophiques contemporains.

Introduction

La philosophie sociale est une discipline qui contribue à l'analyse et à la critique des phénomènes sociaux. Elle invite à une réflexion et à une théorisation des enjeux sociaux, éthiques, moraux et politiques qui régissent une société. Elle est, malgré les controverses auxquelles elle fait face, une discipline à part entière dans le champ philosophique et intellectuel. Aussi, elle est en dialogue permanent avec des disciplines qui lui sont connexes telles que la sociologie, l'anthropologie, la politique...

La philosophie sociale est une branche particulière de la philosophie dans le sens où nous pouvons la considérer comme une des seules, voire la seule qui possède un réel désir de contribuer à l'amélioration de la vie au sein d'une société. Elle se défait d'une certaine réflexivité propre à la pratique philosophique. En s'ouvrant au monde, elle cherche à s'émanciper de l'élaboration de concepts et théories jugées trop abstraites et ainsi s'essayer à l'élaboration de plans d'attaque visant à lutter contre les inégalités sociales. Voici, il me semble, l'objectif principal de la philosophie sociale: se défaire d'une image trop subjective pour s'ouvrir au monde au profit des plus démunis, des opprimés et des minorités. Pour ce faire, elle s'intéresse tout particulièrement aux combats visant une égalité des chances entre tous les individus d'une société, ainsi qu'au maintien de leur liberté et de la justice. Elle vise la possibilité d'accomplissement et de réalisation d'une vie bien menée et d'une vie réussie pour tous.

Cependant, la philosophie sociale n'atteint pas toujours l'unanimité et de nombreux philosophes et intellectuels contemporains posent la question de sa nécessité et de sa légitimité eu égard à l'émergence, notamment, de nombreuses disciplines ayant les mêmes objectifs qu'elle. C'est ce que nous allons traiter dans ce présent mémoire. La philosophie sociale peut-elle se concevoir comme une discipline à part entière, légitime et nécessaire? En quoi se distingue-t-elle de certaines disciplines qui lui sont connexes? Aussi, n'est-ce pas le rôle de la politique de s'occuper des phénomènes sociaux?

Afin de répondre au mieux à ces questions, notre devoir se divisera en trois chapitres.

Le premier chapitre consistera en une mise en contexte de ce qu'est la philosophie sociale. Il s'agira d'esquisser ses enjeux et sa méthodologie. Cela nous permettra de la mettre une première fois en rapport avec la sociologie. Cette première « rencontre » entre la philosophie sociale et la sociologie

va également utile afin de parler des différentes réceptions de la philosophie sociale, notamment en France et en Allemagne. En effet, puisque la réception de la sociologie et la manière dont elle émerge dans les deux pays sont diamétralement opposées, alors, par voie de conséquence, la réception de la philosophie sociale est également différente dans les deux pays.

Ensuite, comme le souligne Fischbach dans son ouvrage *Manifeste pour une philosophie sociale*, nous ne pouvons pas parler de philosophie sociale sans parler de la « question sociale »¹. C'est pour cette raison que nous proposerons dans le deuxième chapitre de notre devoir l'analyse de celle-ci. Aussi, puisque la naissance du social a posé problème, nous allons essayer d'en comprendre les raisons en analysant la critique faite par Arendt sur ce qu'elle appelle « l'avènement du social ». En particulier, en faisant le constat selon lequel le mépris du social est en grande partie dû au fait que le social représente la mort de la politique pour notre auteure. Tout au long de ce chapitre, nous allons mettre en rapport et en opposition ce que l'on appelle le « Commun » et le « Social », le « public » et le « privé ». En nous appuyant sur une conception antique de la « sphère publique » et de la « sphère privée », cela nous permettra de nous questionner sur la nécessité de la « question sociale » puisque, selon Arendt, elle serait responsable d'une restriction des libertés individuelles en empêchant les individus de participer activement à la vie en société et au bien commun.

Enfin, en réponse à ces attaques, nous allons analyser le *Manifeste pour une philosophie sociale* de Franck Fischbach. Dans cet ouvrage, Fischbach propose et incite à une réactualisation de la philosophie sociale, comprise comme une discipline à part entière. Pour ce faire, nous allons étudier le second chapitre de cet ouvrage, intitulé « La philosophie sociale versus philosophie politique ». Une brève analyse de ce chapitre va nous permettre de revenir sur la notion de *philosophie sociale*, c'est-à-dire de comprendre en quoi la philosophie peut, à elle seule, apporter quelque chose de nouveau au domaine sociale.

Ensuite, l'analyse du chapitre 3 « Les caractères de la philosophie sociale », va, quant à elle, répondre à nos interrogations sur sa légitimité et sa nécessité en proposant cinq caractéristiques propres à la philosophie sociale. Ces cinq « caractères » ont pour objectif de lutter contre les « pathologies sociales » et sont, ainsi, au service des opprimés. On comprendra plus aisément que la philosophie sociale, puisqu'elle a la possibilité de lier la théorie à la pratique en critiquant les réalités sociales déjà existantes et en tentant d'y apporter des solutions, se veut également être le « porte-parole » des opprimés et des minorités.

¹ Le terme de « question sociale » est une expression du sociologue Robert Castel dans son ouvrage *Les métamorphoses de la question sociale* (1995)

Chapitre 1: La popularité mitigée de la philosophie sociale

I. Qu'es-ce que la philosophie sociale?

Avant de se demander si la philosophie sociale est nécessaire et avant même de se questionner sur son évolution dans les débats contemporains, nous pouvons d'ores et déjà nous demander ce qu'est la philosophie sociale comprise comme une discipline à part entière. C'est-à-dire, plus particulièrement, nous allons nous demander en quoi la philosophie sociale se distingue de certaines disciplines avec lesquelles on la confond habituellement, comme la sociologie ou la philosophie politique. Ce premier bref constat de la méconnaissance de la philosophie sociale va nous amener à mettre l'accent sur sa popularité en Allemagne avec la *Sozialphilosophie*.

La philosophie sociale a ceci de particulier qu'elle a pour ambition d'apporter un point de vue critique, non pas sur la société en général, mais sur les sociétés. C'est une branche de la philosophie qui tente d'apporter des théories et concepts critiques sur des phénomènes sociaux. Les objectifs de la philosophie sociale sont multiples. Elle cherche à comprendre les réalités sociales dans leurs complexités et leurs diversités. Pour ce faire, elle élabore des théories critiques. En effet, comprendre les réalités sociales est, pour la philosophie sociale, le moyen de critiquer ces dernières et ainsi de découvrir leurs limites. Sa caractéristique principale est de partir de « ce qui ne va pas » dans la société afin de déduire « ce qui devrait être ». Cette caractéristique de la philosophie sociale est l'un des cinq « caractères » que constate Fischbach dans son ouvrage *Manifeste pour une philosophie sociale*.

La philosophie sociale parvient à atteindre ces objectifs de différentes manières. En effet, elle use de la critique pour remettre en cause les phénomènes et les faits sociaux. Mais elle use aussi de ce que l'on appelle le sens normatif. Qu'est-ce que cela signifie? Le sens normatif en philosophie sociale se réfère à ce qui devrait être, à ce à quoi la société doit ressembler pour se rapprocher d'une société et d'une vie en société idéales. Cette société idéale se caractérise généralement à partir de normes et de valeurs permettant l'accomplissement personnel de chaque individu dans une société.

Ainsi, le sens normatif se distingue du sens descriptif qui, lui, se réfère davantage à ce qui est réellement le cas. Le sens descriptif fait constat. C'est-à-dire qu'il est le moyen par lequel nous nous rendons réellement compte de ce à quoi ressemble une société. Nous le comprenons aisément, c'est alors un moyen de parvenir à l'élaboration du sens normatif, puisqu'il est la description, l'étude du contexte socio-historique des sociétés. Son objectif est de comprendre le fonctionnement de ces dernières et, ainsi, parvenir à ce qui serait le plus préférable pour tous.

II. Les différentes méthodes d'investigation propres à la philosophie sociale et à la sociologie

Nous pouvons dès à présent nous demander en quoi la philosophie sociale se distingue de certaines disciplines connexes telles que la philosophie politique et la sociologie. En effet, poser dès à présent les différences entre ces disciplines nous amène à concevoir plus aisément la philosophie sociale comme une discipline à part entière dans la pratique philosophique. Ce qui distingue ces disciplines réside plus particulièrement dans la méthode qu'elles adoptent pour comprendre une société et tenter de résoudre ses problèmes.

En effet, la philosophie sociale est souvent considérée comme un moyen seulement d'étayer et d'élaborer des concepts propres à la philosophie politique et morale. Pourtant, elle s'en distingue en ceci que la philosophie politique attache davantage d'importance à l'organisation des gouvernements et des régimes politiques pour assurer la justice et l'ordre au sein d'une société. Tandis que la philosophie sociale, en se combinant aux sciences sociales, cherche davantage à assurer ce que l'on appelle la « réalisation de soi » et à lutter contre les « pathologies sociale ».

Comme nous l'avons dit, elle y parvient en s'alliant aux sciences sociales. Cependant, il est important de noter qu'elle ne s'y confond pas, comme nous avons pourtant tendance à le penser avec la sociologie.

En quoi réside alors la différence entre la philosophie sociale et la sociologie? Bien que ces deux disciplines ont certaines préoccupations communes, il n'en reste pas moins qu'elles se distinguent principalement par leur méthodologie. En effet, la sociologie est une science qui, afin d'étudier les phénomènes sociaux, le fait empiriquement. C'est-à-dire que, comme beaucoup de sciences, la sociologie utilise des moyens concrets d'observation d'un sujet d'étude en menant des enquêtes, telles que l'élaboration de sondages et de statistiques. La sociologie étudie davantage les dynamiques sociales et les relations entre les individus d'un même milieu. La philosophie sociale,

quant à elle, adopte une approche que l'on peut plus aisément qualifier de théorique et normative. L'étude des relations entre les individus et la manière dont les individus agissent dans une société n'est pas sa priorité, ce n'est souvent qu'un moyen pour comprendre des principes tels que la liberté, l'accomplissement de soi, la justice et l'égalité. La méthode empirique se distingue donc généralement de l'élaboration de théories, jugées trop abstraites. Il s'agit d'ailleurs du reproche souvent adressé à la philosophie sociale, celui d'une étude trop abstraite des phénomènes sociaux.

Nous voyons peu à peu se dessiner les reproches adressés à la philosophie sociale. Avant de nous plonger pleinement dans l'étude des critiques faites habituellement à la philosophie sociale et de ses possibles limites en tant que discipline autonome, il me semble intéressant de noter que cette méconnaissance et cette impopularité de la philosophie sociale est un phénomène relativement nouveau. En effet, la philosophie sociale, cette « inconnue française »² selon les termes de Fischbach est au centre de toute une tradition de pensée philosophique en Allemagne que l'on appelle la *Sozialphilosophie*. Cette partie va nous plonger dans une mise en contexte historique de la philosophie sociale en étudiant sa réception en Allemagne et en France.

III. Réception de la philosophie sociale en Allemagne et en France.

Apparue au XVIII^e siècle en Europe, on associe généralement la naissance de la philosophie sociale en France aux écrits de Montesquieu et de Rousseau. Pour Fischbach, Rousseau en serait même le « fondateur ». Cependant, la philosophie sociale, cette « inconnue française », ne connaît pas la même popularité en France qu'en Allemagne.

En effet, pour le paysage intellectuel allemand, la philosophie sociale occupe une place importante depuis le XIX^e siècle et représente même un réflexe immédiat à chaque problèmes sociaux du pays. Les penseurs allemands élaborent des théories sociales complètes et complexes en réponse et en solution à chaque problème social dans leur pays. On le voit très bien avec l'émergence d'une tradition de pensée que l'on appelle la *Sozialphilosophie*.

Ce qui peut expliquer la naissance de la *Sozialphilosophie* ainsi que la réelle popularité de la philosophie sociale en Allemagne à cette période est le contexte historique dans lequel se trouve le pays au XIX^e siècle. En effet, des événements tels que la révolution industrielle et la réunification

² F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, La Découverte, 2009, p.18

du pays expliquent la réelle nécessité d'établir un ordre social juste. La *Sozialphilosophie* émerge grâce à des intellectuels tels que Max Weber et Georg Simmel.

La *Sozialphilosophie* a ensuite connu un véritable essor pendant le XXe siècle avec l'Ecole de Francfort. En effet, c'est avec l'Ecole de Francfort et des philosophes tels que Adorno et Habermas que la philosophie sociale se caractérise par sa volonté critique. C'est ainsi que des notions clés et des sujets d'étude propres à la philosophie sociale commencent à apparaître tels que les « pathologies sociales » et les notions de domination et d'« aliénation ». Le but étant d'apporter des solutions pour lutter contre ces phénomènes et de parvenir à des sociétés plus justes. La *Sozialphilosophie* se caractérise également par son approche descriptive de la réalité sociale. Elle étudie les phénomènes sociaux afin de mieux les traiter. Elle y parvient par le biais d'une approche empirique.

Ce désir de retrouver une situation sociale apaisée dans le pays, ajouté à la réelle collaboration des penseurs de la *sozialphilosophie* et de l'Ecole de Francfort, nous fait aisément comprendre pourquoi la philosophie sociale est davantage appréciée et considérée en Allemagne. Elle représente le symbole même d'un espoir de réconciliation entre le peuple et le gouvernement.

Mais alors, qu'est-ce qui explique que la réception de la philosophie sociale en France ne s'est pas faite aussi facilement qu'en Allemagne? Il semblerait que ce qui a posé problème en France est sa proximité avec le domaine de la sociologie. Bien que la philosophie sociale et la sociologie se distinguent, nous l'avons vu, par leur manière de procéder, il semblerait tout de même que la France a tendance à préférer la sociologie.

Pour étayer ce point du devoir, nous allons nous reporter au premier chapitre du *Manifeste pour une philosophie sociale* de Fischbach intitulé « La philosophie sociale: une inconnue française, ou presque ». Et plus particulièrement à la partie « Le cas français »³. Pour Fischbach, la mauvaise réception de la philosophie sociale en France est intrinsèquement liée à la naissance de la sociologie ainsi qu'à la confusion que nous faisons très souvent entre ces deux disciplines.

Fischbach nous explique que la philosophie française du XIXe siècle est une philosophie principalement réflexive, c'est-à-dire, une philosophie « sans lien direct avec l'extériorité du monde historique et sociale ». De ce fait, puisque la sociologie émerge dans cette même période, elle doit obligatoirement prendre le contrepied de la philosophie telle qu'on la concevait à ce moment précis.

³ F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, La Découverte, p.22

C'est ainsi que commence à apparaître la distinction que nous avons mentionnée précédemment entre une philosophie sociale que l'on conçoit seulement comme descriptive et abstraite, et une sociologie qui se veut normative et active. La sociologie acquiert ainsi une plus grande popularité au sein des intellectuels français puisqu'en plus de poser les problèmes sociaux en les analysant, elle propose aussi des solutions pour les régler. Selon Fischbach, Durkheim « n'hésites pas à prescrire des remèdes »⁴ pour combattre les pathologies sociales. La sociologie française, dans son fondement même, se veut être « extraphilosophique » Cependant, cela n'est pas le cas en Allemagne. En effet, la sociologie allemande n'a pas pour prémisses de se défaire de la philosophie sociale ou de s'y opposer. Bien au contraire, voici ce que nous dit Fischbach à ce sujet:

*[...] la sociologie, loin d'avoir voulu repousser la philosophie ou se substituer à elle, s'est au contraire inscrit dans la continuité directe du diagnostic porté par Marx et Nietzsche sur les sociétés modernes et sur les phénomènes négatifs et pathologiques engendrés en leur sein [...]*⁵

Puisque la réception de la sociologie n'est pas la même en France et en Allemagne, il paraît évident que la réception de la philosophie sociale ne puisse être la même dans ces deux pays. C'est ainsi qu'en France, la philosophie sociale ne pouvait pas avoir sa place. Elle était considérée comme plus limitée que la sociologie avec son caractère subjectif, trop centrée sur elle-même et non pas sur le monde. A la différence de l'Allemagne où la sociologie, en représentant une continuité de la philosophie de Marx, a également contribué au retour de celle-ci au XIXe siècle en proposant de nouveaux sujets de recherche.

Cependant, et cela va nous permettre de passer au second chapitre de notre devoir, Fischbach nous dit également que « sans « question sociale », pas de philosophie sociale ». Ce qui, dans la philosophie sociale a pu poser problème— en France comme en Allemagne— est la compréhension de ce qu'est la « question sociale ». La critique qui est, à mon sens, la plus discutée et célèbre de la « question sociale » est celle proposée par Hannah Arendt dans son ouvrage *La condition de l'homme moderne*.

⁴ F.Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, La Découverte, P.23

⁵ F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, La Découverte, p.24

Chapitre 2: La philosophie sociale. Critiques et limites de la « question sociale »

I. Contexte

Comme nous l'avons mentionné précédemment pour introduire ce deuxième chapitre, l'étude des critiques adressées à la « question sociale » est essentielle pour comprendre celles adressées à la philosophie sociale, et ainsi remettre en question sa légitimité. Pour cela, nous nous appuierons sur plusieurs ouvrages, notamment, la *Condition de l'homme moderne* d'Hannah Arendt. Aussi, pour mieux comprendre sa critique, nous utiliserons également l'article « Qu'est-ce que la philosophie sociale » publié dans la revue *Les cahiers philosophiques* et dirigé par Géraldine Lèpan.

Cet article pose le constat suivant: « Le social est quelque chose de passé, de périmé »⁶. Y-a-t-il un mépris pour le social? Pourquoi et comment se manifeste-t-il?

Fischbach évoque la confusion que l'on peut faire entre la philosophie sociale et la sociologie. Ce qui pose d'emblée la question de la légitimité et de la nécessité de la philosophie sociale en tant que discipline autonome. Nous avons vu que ces deux disciplines se différencient par leurs méthodes. Mais aussi, qu'elles ne devraient pas s'opposer l'une à l'autre, mais plutôt traiter les problèmes sociaux ensemble. Nous reviendrons sur ce point plus en détail lorsque nous analyserons les thèses majeures du *Manifeste pour une philosophie sociale*.

Ici, nous allons voir que, pour beaucoup de philosophes, il existe une réelle réticence « à faire usage du concept de social. Ils préfèrent, et de très loin, un autre concept: celui du commun » . Le pronom « Ils » fait référence ici à des auteurs tels que Badiou et Toni Negri. Penchons-nous alors sur ce concept de « Commun » en nous demandant pourquoi il se distance du concept de « Social ».

II. Commun et Social

Qu'est-ce que le « Commun » et pourquoi se distingue-t-il du « Social ». Pourquoi cette distinction permet-elle à Fischbach de montrer le mépris de certains contemporains pour le social?

⁶ *Cahiers philosophiques*, « Qu'est-ce que la philosophie sociale? », p.8

Il semble que cette valorisation du commun représente une valorisation et une idéalisation des questions politiques plutôt que des questions sociales.

Pour Fischbach , le commun correspond à ce qui est public, c'est-à-dire à ce qui est politique. Selon certains philosophes, le commun est la seule manière d'assurer une réelle transformation de la société de manière active. Pour Ferdinand Tönnies, dans son ouvrage *Communauté et société*, le social nous permet de conserver la paix par la crainte: « l'état de civilisation conforme à la société, un état dans lequel la paix et les transactions sont maintenues par une convention et par la crainte réciproque que celle-ci exprime »⁷.

Hannah Arendt partage également cette vision. Dans son ouvrage *Condition de l'homme moderne*, elle déplore l'émergence du social dans les débats philosophiques contemporains. Pour elle, « l'avènement du social » signerait la fin de la politique. Le social ne serait pas en mesure de remettre en question les rapports de pouvoir et de domination, se limitant à la reconnaissance formelle des droits et des libertés individuelles. C'est en cela que sa pensée rejoint celle de Ferdinand Tönnies dans *Communauté et société*.

La question que se pose alors Fischbach dans l'article *Qu'est-ce que la philosophie sociale* est celle de savoir d'où vient cette aversion pour la « question sociale » ?

Avant d'analyser la critique de la « question sociale » faite par Hannah Arendt, nous allons d'abord revenir sur la définition de celle-ci pour mieux en comprendre les enjeux.

III. La « question sociale »

Commençons par définir ce qu'est la « question sociale » puisque cela n'est pas tout à fait la même chose que la philosophie sociale comprise comme discipline.

Qu'est-ce que la « question sociale »? J'aimerais, pour proposer une définition de ce qu'est la « question sociale », me servir des travaux de Jean-Claude Bourdin à ce sujet. En effet, l'auteur propose, dans un article intitulé « Hegel et la « question sociale » : société civile, vie et détresse » paru dans la *Revue germanique internationale*, une définition possible de celle-ci. Qu'entend Jean-Claude Bourdin par « question sociale »? Pour lui, il s'agit de « l'ensemble des problèmes posés aux sociétés modernes par l'existence d'une pauvreté de masse qui, liée essentiellement aux fluctuations du marché du travail, précipite un nombre croissant d'individus dans des situations

⁷ F.Tönnies, *Communauté et société: catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, PUF, 2010, p. 253

matérielles et morales du plus grand dénuement ». La question sociale est alors une question qui ne s'est pas seulement posée à un moment dans une société donnée, mais elle s'est imposée à chacun d'une manière globale suite à l'émergence du capitalisme et l'exploitation des travailleurs par les propriétaires des moyens de production. Les problèmes que la « question sociale » traite sont alors souvent liés à la pauvreté et à l'exclusion sociale.

Les marxistes critiquent d'ailleurs la « question sociale » en ceci que pour eux, en traitant des effets des sociétés capitalistes, elle ne fait que mettre un pansement sur une plaie béante et qu'il faudrait davantage travailler à l'abolition du capitalisme plutôt qu'à ses effets néfastes pour la société.

Jean-Claude Bourdin insiste, dans sa définition de la « question sociale » sur la situation d'extrême pauvreté dans laquelle se trouve une grande partie des citoyens du monde entier. C'est pour cette raison qu'il met en avant le concept de « paupérisation ». C'est ce qu'il souligne ici: « le terme de « paupérisme » [...] se substitua à celui de pauvreté, voire de misère, signe que la « question sociale » faisait apparaître un problème qualitativement et qualitativement nouveau ». Le paupérisme est donc un concept qui désigne un état de grande misère financière. On retrouve très souvent ce terme chez des auteurs comme Marx et Engels. Pour eux, le paupérisme est non seulement la cause, mais également la condition de réalisation du système capitaliste. En effet, le système économique capitaliste repose sur la pauvreté de ses travailleurs. Cette situation entraîne inévitablement, selon Durkheim, des tensions et des conflits sociaux au sein de chaque communauté. C'est d'ailleurs ce que tente de supprimer la « question sociale ».

A ce sujet, Fischbach se rapproche grandement de cette définition. Il faut ici se reporter au chapitre 4 du *Manifeste pour une philosophie sociale*, intitulé « Les machinations du social »:

Pour le comprendre, il faut se rappeler que par l'expression de « question sociale » on a désigné les problèmes ou plutôt, faudrait-il dire, le dysfonctionnement majeur que constituait l'apparition d'un paupérisme touchant non plus des populations oisives, sans travail ou incapables de travailler, mais au contraire la classe laborieuse, c'est-à-dire la population des travailleurs de la grande industrie. [...] Désormais, les pauvres sont des travailleurs, et là se situent à la fois le problème et la nouveauté du problème »⁸

Nous pouvons déjà affirmer que la révolution industrielle et l'émergence du capitalisme ont en grande partie engendré un monde dans lequel les travailleurs sont pauvres. La « question sociale » a donc pour objectif de questionner les problèmes sociaux et de tenter d'y répondre .

⁸ F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p. 75

Même si la pauvreté est l'un des problèmes majeurs que la « question sociale » traite, il n'en reste pas moins qu'elle s'occupe d'autres problèmes tout aussi importants, tels que la nécessité d'assurer l'égalité des moyens de parvenir à la « réalisation de soi » ainsi que les problèmes d'exclusion et de marginalisation de certains groupes minoritaires.

En ce sens, que pouvons-nous reprocher à la « question sociale »? Il paraît presque déraisonnable de s'opposer à une telle tentative de rendre la vie en société plus vivable (ou simplement vivable) pour tout un chacun? Quelles critiques et quelles limites pouvons-nous lui trouver? C'est ce que nous allons voir en analysant plus en profondeur les critiques émises par Hannah Arendt sur la « question sociale » et plus particulièrement sur ce qu'elle appelle l'« avènement du social ». Pour ce faire, nous allons nous aider de divers ouvrages, notamment de *Condition de l'homme moderne* de Hannah Arendt, ainsi que de l'article de Kristie M. McClure, intitulé « Retour sur la question sociale » publié dans la revue *Tumultes* dans lequel elle analyse la pensée d'Arendt et ses réticences face à la « question sociale ».

IV. Hannah Arendt et l'« avènement du social ».

a. « L'avènement du social »

La phrase d'accroche de l'article de Kristie M. McClure semble assez percutante quant à la position de Hannah Arendt face à la « question sociale ». Elle nous dit: « *Hannah Arendt a été admirée, et à juste titre, pour de nombreuses raisons, mais en générale pas pour ses analyses de la « question sociale » et de « l'avènement du sociale »*⁹ Nous retrouvons ensuite l'affirmation selon laquelle, pour Arendt, « l'avènement du social » représente la mort de la politique. C'est, il semblerait, le plus gros problème que pose le social lorsqu'il se veut être une discipline autonome et détaché, d'une certaine manière, des questions politiques.

D'ailleurs, pour Arendt, ce qui dans le social a engendré la mort de la politique est la manière même dont la « question sociale » a commencé à se poser en France et comment elle s'est installée. Ce qu'elle déplore c'est bien la manière dont la « question sociale » est apparue en France lors de la Révolution Française. Kristie M. McClure insiste dans son article sur le fait que le politique était ce qu'on devait abattre. Le « meurtre » de la politique par le social serait ici

⁹ Mc.Clure Kristie, « Retour sur la question sociale », *Tumultes*, 2008, p.125

intentionnel. L'« avènement du social », serait une attaque au domaine politique dont le concept n'a pas germé de manière prudente et par le biais d'une longue réflexion, mais d'une manière brutale et spontanée. Il est le résultat d'un peuple qui a faim.

b. Sphère privée et sphère publique

En effet, pour notre auteure, tout commence par ce qu'elle appelle « l'avènement du social ». Selon elle, la montée de l'individualisme chez les populations a engendré une valorisation de la sphère privée par rapport à la sphère publique qui correspondent respectivement au social et à la politique, comme nous l'avons vu précédemment. Dans *Condition de l'homme moderne*, Arendt affirme que la montée de l'individualisme dans la société moderne est un danger pour la politique puisque les individus ne sont plus capables d'agir de manière active et surtout d'agir ensemble à l'élaboration du bien public. Elle déplore la valorisation de la sphère privée, reprenant l'exemple des citoyens dans la Grèce antique, qui faisaient clairement la distinction entre les deux domaines. Pour eux, la vraie liberté résidait dans la participation active à la sphère publique, c'est-à-dire à la participation active à la vie politique, tandis que la sphère privée ne concernait que la famille, c'est-à-dire les femmes et les esclaves.

De plus, Arendt note qu'en perdant l'importance de dissocier la sphère publique à la sphère privée, cela entraîne une perte considérable des libertés individuelles au profit d'un plus grand contrôle social. Ce qui distingue le privé du public se manifeste également, selon elle, par la différence entre nécessité et liberté. Les préoccupations de ces deux domaines ne sont pas les mêmes. Quand la sphère publique se préoccupe des sujets qu'elle considère comme plus essentiels tels que le droit et la justice et participe activement à l'ordre et au bien commun, la sphère privée, elle, se caractérise davantage par des préoccupations « capricieuses », liées à la satisfaction des besoins individuels. Elles sont ainsi souvent menées par des nécessités matérielles et c'est en cela que pour Arendt, elles sont individualistes et qu'elles engendrent une société d'hommes anonymes perdant leur liberté, comprise dans le sens antique du terme.

c. Le « Processus d'accumulation »

Un autre point de la réflexion d'Arendt est intéressant pour comprendre son mépris pour la « question sociale ». Il s'agit du « processus d'accumulation ». Qu'est-ce à dire? Le « processus

d'accumulation »¹⁰ est le résultat de la révolution industrielle et de l'émergence du capitalisme. En effet, l'ère moderne a considérablement changé notre manière de penser ainsi que notre manière de concevoir la vie en société. Cela contribue, selon elle, à un désintérêt profond des citoyens pour le domaine politique.

Cette obsession pour l'accumulation, propre aux sociétés modernes, a inévitablement influencé notre capacité de jugement quant à ce qui est réellement nécessaire à l'organisation d'une société. Par sa manière d'insister sur la nécessité d'agir ensemble, elle ne fait rien de moins qu'insinuer que le social rend les citoyens passifs, niant leur responsabilité individuelle.

Ce concept de « Processus d'accumulation » est évidemment à mettre en relation avec celui d' « avènement du social ». En effet, le « processus d'accumulation » est la raison même de l'émergence de ce que Arendt appelle la « société de masse ». Les individus ne sont plus des citoyens mais de simples consommateurs, passifs face aux préoccupations politiques. Et ceci est également dû au fait de l'Etat, de l'Etat moderne qu'elle considère comme un « géant administratif ».

d. Le concept d' « administration »

Le concept d'administration¹¹ est très important et récurrent dans l'oeuvre d'Hannah Arendt. Qu'entend-elle par « administration » et pourquoi cela nous intéresse-t-il ici ? L'Etat moderne se caractérise par le fait de gérer désormais les affaires économiques et sociales. En s'occupant des affaires économiques, les individus ont une relation— n'ont plus de participation— mais de dépendance envers l'Etat. En considérant que la politique doit s'occuper des affaires privées telles que l'économique et le social, cela risque de réduire la politique à la « gestion de la vie ».

Arendt n'en démord pas, la participation active aux affaires publiques représente la seule possibilité pour un individu d'être réellement libre et autonome, et non pas passif et dépendant.

De même, en déplorant l'inaction des citoyens modernes au sein de la société, on retrouve le second pendant de ce qu'Hannah Arendt nomme « société de masse ». L'individu n'est plus considéré comme un individu à part entière ayant une voix, une tête, agissant et communiquant

¹⁰ H.Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p.118

¹¹ H.Arendt, *Condition de l'homme moderne*, p.76: « Dans nos conceptions, la frontière s'efface parce que nous imaginons les peuples, les collectivités politiques comme des familles dont les affaires quotidiennes relèvent de la sollicitude d'une gigantesque administration ménagère. »

avec les autres membres de la société, mais il fait désormais partie d'une masse, il devient anonyme dans la masse.

Ce qui est en question chez Hannah Arendt, ce n'est pas la réactualisation de la « question sociale » pour qu'elle puisse se combiner avec la politique, mais bel et bien la réactualisation de la dimension politique et, dans les mots de Kristie M. McClure, « une réaffirmation de l'importance de l'action collective pour résoudre les problèmes de notre temps ». Il semblerait qu'Arendt ne laisse décidément aucune chance au social. Mais, puisque le social est une affaire privée, qui ne devrait pas être un sujet de débat dans les affaires politiques, car il engendre l'inaction des individus et « une société de masse », comment alors pouvons-nous considérer le social et, de ce fait même, la philosophie sociale, comme quelque chose de nécessaire et légitime? Après un tel mépris du social, comment la philosophie sociale peut-elle être la réponse à ces attaques et non pas la confirmation de ce que ses détracteurs avancent sur elle?

C'est justement ce que nous allons tenter de voir en nous arrêtant plus en détail sur le *Manifeste pour une philosophie sociale* de Fischbach.

Chapitre 3: Comprendre la nécessité de la philosophie sociale avec le *Manifeste pour une philosophie sociale* de Fischbach

Tout d'abord, j'aimerais citer le premier paragraphe de la présentation du *Manifeste*, car il met en avant les questions à se poser pour déterminer et comprendre le lien possible entre la philosophie et le social:

Peut-on penser le monde social du point de vue de l'intérêt des dominés? Comment penser l'articulation entre la philosophie et les luttes et résistances de ceux qui sont tenus pour socialement négligeables, mineurs et subalternes? La philosophie peut-elle contribuer à l'émergence de ces luttes et à la formation de ces résistances sur les conditions d'une vie sociale accomplie? ¹²

¹² F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p. 4

Jusqu'à présent, nous avons principalement parlé de l'aspect social du sujet sans réellement approfondir sur la philosophie en tant que telle et sur ce qu'elle peut apporter au domaine social, au profit, comme le dit Fischbach, de « l'intérêt des dominés ». Nous avons parlé du sens normatif et du sens descriptif que la discipline propose comme méthodologie à l'intérêt du social, mais nous l'avons fait afin de pouvoir distinguer la philosophie sociale des disciplines qui lui sont connexes. Ici, il s'agit de réellement questionner l'intérêt et la légitimité de la philosophie sociale afin de régler les problèmes sociaux, non pas seulement en les pointant du doigt comme problèmes « à régler » mais comme des problèmes que l'on règle.

Le premier chapitre du *Manifeste*, intitulé: « La philosophie sociale, une inconnue française, ou presque » reprend les points que nous avons indiqués dans notre premier chapitre qui avait pour but de mieux nous faire comprendre la réception de la philosophie sociale en France, plutôt mitigée, voire presque absente du champ philosophique français en raison du rapport qu'entretiennent les français à la sociologie.

Le deuxième chapitre traite d'un aspect que nous avons seulement effleuré jusqu'à présent: la différence entre la philosophie sociale et la philosophie politique. Nous avons dit que souvent, la philosophie sociale n'est qu'un outil afin de travailler la philosophie politique et morale, plutôt qu'une discipline à part entière. Nous avons également abordé les différences entre le politique et le social, en utilisant les termes de « Social » et « Commun », ou encore dans les termes de « privé » et « public ». Mais qu'en est-il de la *philosophie* sociale et de la *philosophie* politique? Existe-t-il des distinctions supplémentaires à apporter dès lors que nous parlons de philosophie? Que peut bien apporter la philosophie dans ces deux domaines respectivement ?

I. PHILOSOPHIE sociale et PHILOSOPHIE politique

Dans ce second chapitre, Fischbach commence par une définition très pertinente de la philosophie politique: celle de « construire un ordre politique et institutionnel qui soit à la fois *stable* et susceptible d'être l'objet d'un assentiment général, c'est-à-dire d'être considéré comme *légitime*. ». Cependant, la philosophie politique moderne ignore un aspect qui était pourtant très important pour les Anciens: celui de garantir à chacun des membres de la société la possibilité de mener une vie accomplie. C'est là que la philosophie sociale peut trouver sa place en assurant la fonction désormais négligée par la philosophie politique, qui est celle du « Salut ».

L'émergence des questions sociales est à l'origine de nouvelles disciplines telles que la sociologie et l'anthropologie. Ces nouvelles disciplines, nous dit Fischbach, s'occupent respectivement de divers aspects du social. Cependant, loin de décourager la philosophie, qui peut sembler de trop dans le domaine social, Fischbach, au contraire, nous dit que la philosophie « avait pris les devants » en élaborant le « concept même de « social » ». Mais alors, qu'est-ce que la philosophie peut apporter au domaine du social qui peut nous montrer sa légitimité et, peut-être, nous apporter une première réponse aux attaques mentionnées par ses détracteurs ?

Fischbach montre d'abord que la philosophie est indispensable pour le domaine social en nommant certains philosophes ayant contribué à l'affirmation du lien étroit entre ces deux disciplines. Il nomme en premier lieu Saint-Simon et les saint-simoniens: « elle (la philosophie) a pu vouloir faire d'elle-même l'instance à partir de laquelle serait organisé ou réorganisé le social ». ¹³C'est en effet la ligne de conduite qu'a essayé de suivre Saint-Simon.

Pour Saint-Simon, le système politique passe nécessairement par la « question sociale » et plus particulièrement par la façon d'« administrer » le social. Ici, le terme d'« administration » n'est pas péjoratif comme il l'est pour Hannah Arendt. Selon lui, il faut « réorganiser » la société. La philosophie, mais aussi les sciences sociales, représentent une méthode possible pour concevoir une nouvelle gestion et réorganisation de la société en agissant de manière rationnelle et empirique.

Fischbach nomme également Marx et les jeunes-hégéliens comme intellectuels ayant contribué à l'affirmation du lien étroit entre philosophie et social. En Allemagne, le lien entre philosophie et social s'est fait tout naturellement. Pour Marx et les jeunes-hégéliens « la philosophie a pu considérer le social comme le lieu de sa propre réalisation et chercher à se dissoudre en lui en s'y accomplissant ».

Selon eux, la philosophie ne peut pas se contenter de la réflexivité dans laquelle elle est confinée, surtout en France. En tentant de comprendre le monde, elle se tourne obligatoirement vers celui-ci, et, de ce fait, elle se tourne obligatoirement vers les réalités sociales auxquelles nous sommes confrontés. Elle constate les problèmes et cherche des solutions. Elle n'est pas réduite à une simple description, elle est également normative et critique. Elle ne se contente pas de spéculer sur le monde, contrairement à ce que pourraient penser ses détracteurs. Elle agit dans le but de « réorganiser » et de « réactualiser » notre conception du social.

¹³ F.Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p. 39

De plus, Fischbach en vient naturellement—en posant les bases des différences entre la philosophie sociale et la philosophie politique— à deux conceptions différentes de l'individu. Alors que l'individu est perçu par la politique comme « indépendant et autonome »¹⁴, l'individu social est, lui, un « être de besoin ». L'aspect de l'individu que Arendt semblait minimiser dans sa critique de la philosophie sociale semble ici nécessaire pour Fischbach. L'homme est un « être naturel » et, en tant que tel, du fait de sa vulnérabilité, il est un « être de dépendance aux autres ».. Ainsi, en partant de ce principe, Fischbach nous dit qu'il ne faut pas considérer cela comme une faiblesse mais plutôt comme le fait que nous sommes tous différents par nature, et qu'il est nécessaire de faire en sorte que chacun parvienne à la réalisation de soi.

Ensuite, Fischbach énonce une réponse qui semble parfaitement adéquate aux attaques mentionnées précédemment par Arendt. En effet, dans ce paragraphe, Fischbach se demande si, en tenant compte du caractère dépendant et de besoin de l'individu, cela signifie que « la philosophie sociale se complait dans la passivité, dans le pathétique et le sentimental, là où la philosophie politique concevrait un individu essentiellement actif et rationnel? »?

II. La philosophie sociale n'est pas une discipline passive et vaine

Ce passage est très intéressant pour répondre à la problématique principale de ce devoir, qui est de savoir si la philosophie sociale est légitime et nécessaire. En effet, la philosophie sociale ne doit pas être comprise comme de l'assistanat, comme quelque chose qui soutient l'inaction et la passivité des citoyens. Bien au contraire, la philosophie sociale, en partant du principe que l'homme est un « être souffrant »¹⁵, n'est pas animée par la pitié, mais vise à aider les individus à s'accomplir pleinement. L'homme est également doté de « forces naturelles ». Ces forces, lorsqu'elles sont pleinement sollicitées par l'homme, c'est-à-dire lorsqu'on l'aide à ne pas avoir à redoubler d'efforts pour être à égalité avec ceux dont les besoins primaires sont satisfaits sans difficultés, lui permettent d'être actif. L'homme ne peut déployer ses « forces naturelles » et sa puissance d'agir que si la société l'aide à s'accomplir, notamment en luttant contre la misère.

Les rôles commencent peu à peu à s'échanger. Là où, pour Arendt, la philosophie sociale semblait être une entreprise vaine, menant tout droit les individus vers une inaction totale, on

¹⁴ F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p.40

¹⁵ K. Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, trad. F. Fischbach, Vrin, Paris, 2007, p.166

comprends mieux ici la nécessité de la philosophie sociale. En effet, un homme qui a faim ne peut pas se servir de ses « forces naturelles » au profit de sa puissance d'agir. La société est une association d'individus dépendants les uns des autres. C'est ce lien qui engendre ce que Fischbach appelle « un organisme naturellement constitué »¹⁶

III. Les caractères de la philosophie sociale

Enfin, notre analyse du *Manifeste pour une philosophie sociale* prendra fin (dans cette première version du devoir) par l'étude du chapitre 3 intitulé « Les caractères de la philosophie sociale ». Ce chapitre va ainsi nous aider à comprendre pourquoi la philosophie sociale est une discipline à part entière, légitime et nécessaire.

Pour ce faire, Fischbach nous propose Cinq thèses qui correspondent à cinq caractères de la philosophie sociale.

a. Premier caractère: « La société contre l'Etat »

Premièrement, la philosophie sociale se veut être le moyen par lequel la distinction entre la société et l'Etat est possible. C'est-à-dire la distinction nécessaire entre ce qui est social et ce qui est politique. Mais pourquoi et comment s'y prend-elle? Tout d'abord, pourquoi est-il nécessaire de distinguer la société de l'état ? La distinction entre ces deux domaines est déjà nécessaire pour concevoir la philosophie sociale. Sans distinction entre les deux, la philosophie sociale caractérisée comme discipline à part entière est impossible. Aussi, il en est de même pour l'organisation de la société elle-même. En effet, en considérant la société comme indépendante de l'Etat, les individus appartenant à une organisation ordonnée ne le sont pas seulement parce qu'ils y sont contraints par l'Etat, soumis par celui-ci. Avec la société, les individus sont tous des membres uniques de la société et ils font partie d'un ensemble d'individus s'associant délibérément, dépendants les uns des autres. Il s'agit de la notion d'accord, de soumission volontaire pour le bien de tous. Il n'est plus question d'une soumission venant des institutions. Avec la société, la soumission est une soumission sociale.

¹⁶ F. Fischbach, *manifeste pour une philosophie sociale*, p.42

b. Second caractère: « La pratique théorique comme élément de la division sociale du travail »

Ensuite, la philosophie ne doit plus être comprise comme une discipline réflexive, centrée sur-elle même et ignorant délibérément le monde extérieur. Au contraire, elle doit désormais être comprise comme une discipline qui met ses critères propres, c'est-à-dire sa faculté à élaborer des théories, au service des réalités sociales extérieures. Elle agit pour le bien commun en étant à la fois descriptive et normative (et critique).

Fischbach présente deux possibilités d'action propres à la philosophie sociale. En effet, l'auteur nous dit que la philosophie sociale peut prendre la forme de la philosophie pratique, et dans ce cas, elle utilise des théories pour « transformer » la société; ou bien, elle se veut « réformiste » et participe ainsi, au moyen de la « pédagogie », au « progrès social »¹⁷. Ce que nous avons alors tendance à dissocier: la pratique et la théorie, sont ici nécessairement liées.

On retrouve alors cette notion de « Pédagogie sociale » chez Paul Natorp en Allemagne et chez Durkheim en France. Cependant, ce qui est étonnant pour Fischbach, c'est l'intention de Célestin Bouglé de poser la question de l'utilité de la philosophie sociale. Comment Bouglé s'y prend-il? Dans son ouvrage *Qu'est-ce-que la sociologie*, il conçoit l'utilité de la philosophie sociale par sa pédagogie. C'est peut-être en cela qu'elle se distingue le plus des disciplines qui lui sont connexes. En faisant ce travail de pédagogie, elle permet de préparer les « jeunes esprits » à affronter la réalité sociale en tant que telle. Mais elle ne limite pas pour autant la capacité d'agir des individus, au contraire elle permet aux individus de se « situer au sein d'une totalité »¹⁸

c. Troisième caractère: « Diagnostiquer ce qui ne va pas dans ce qui est »

Ainsi, le troisième caractère de la philosophie sociale est de faire le *diagnostic* de ce qui est. On retrouve ce terme, nous dit Fischbach, déjà chez des auteurs tels que Kant et Marx en Allemagne et Comte en France. Le terme de diagnostic nous fait ainsi penser au domaine médical. Diagnostiquer, c'est analyser les symptômes d'un malade afin d'en trouver la maladie. Trouver les symptômes de la société pour lutter contre les pathologies sociales. Faire le constat de « ce qui ne

¹⁷ F.Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p.53

¹⁸ F.Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p.55

va pas dans ce qui est » est, selon moi, le point le plus important de ce chapitre. En effet, la question de l'*utilité* de la philosophie sociale et de sa nécessité ne peut pas être mieux illustrée que par cette formule. On ne peut pas concevoir une société idéale, ou du moins tenter de résoudre les problèmes que pose la « question sociale » sans faire ce diagnostic, sans prendre le temps d'étudier la société pour y découvrir les symptômes d'un mal plus grand.

Et ce travail, la philosophie sociale ne peut totalement le faire sans la sociologie. Nous l'avons vu, la sociologie utilise certaines méthodes que la philosophie sociale n'utilise pas, telles que les sondages et les statistiques. Il me semble que ce sont des méthodes qu'il faut exploiter, avec l'aide de la philosophie sociale, pour mieux diagnostiquer notre patient avant qu'il ne se trouve sur la table d'opération.

Fischbach nous dit d'ailleurs que ce diagnostic a été légué à la sociologie. Il mentionne ainsi Durkheim et sa conception du socialisme. Selon Durkheim, « le socialisme est un cri de douleur, et, parfois, de colère, poussé par les hommes qui sentent le plus vivement notre malaise collectif ».¹⁹ Cette citation fait malheureusement écho à ce que nous vivons actuellement, ainsi qu'aux tensions entre le gouvernement et le peuple français. Nous voyons bien que les manifestations se font de plus en plus nombreuses contre la réforme des retraites, mais cette indignation pour la réforme et la colère qui en découle ne sont qu'un symptôme d'un mal plus grand. Le moment où la colère du peuple éclate n'est généralement pas le moment qui est à l'origine de cette même colère, mais simplement le contrecoup d'une pathologie qui n'a pas été diagnostiquée à temps.

d. Quatrième caractère: « évaluer et critiquer l'existant ».

Le quatrième caractère de la philosophie sociale, selon Fischbach, est sa capacité à « évaluer et critiquer l'existant »²⁰. Ce point de vue évaluatif permet une critique de la réalité sociale actuelle et va de pair avec l'idée de diagnostiquer ce qui ne va pas dans ce qui est. En diagnostiquant les pathologies sociales, cela nous permet de critiquer les réalités sociales.

Fischbach affirme que cette évaluation peut être « prescriptive » comme nous l'avons vu précédemment, c'est-à-dire qu'elle « prescrit des remèdes » aux pathologies sociales; ou bien elle peut également être, comme la conçoit Marx « l'expression d'une auto-évaluation ». Ainsi, la philosophie sociale est descriptive, normative et évaluative (c'est-à-dire critique). Et doit

¹⁹ E. Durkheim, *Le Socialisme*, Retz-C.E.P.L., Paris, 1978, p.29

²⁰ F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p.57

diagnostiquer les « développements manqués » comme le souligne à juste titre Axel Honneth. On ne peut pas critiquer les « pathologies sociale » sans avoir une idée commune de ce qui est indispensable pour la « réalisation de soi ». C'est pourquoi de nombreux philosophes, tels que Rousseau et Hegel, sont d'accord sur le fait que la société possède nécessairement et en elle-même une « rationalité immanente » . Par exemple, le désir et le besoin de liberté, d'égalité et de justice.

C'est ainsi que Max Weber crée son concept de « rationalité en finalité », qu'il définit comme suit dans *Economie et société* : « Agit de façon rationnelle en finalité celui qui oriente son activité d'après les fins, moyens et conséquences subsidiaires, et qui confronte en même temps rationnellement les moyens et les fins possibles entre elles ». ²¹Cette « rationalité en finalité » est caractéristique de la société capitaliste. Il préfère dès lors ce qu'il appelle la « rationalité en valeur » qui donne de la valeur à l'action menée par un individu. Agir de manière rationnelle dans le but que cette action possède une valeur en elle-même est ainsi la clé de cette rationalité en valeur.

Fischbach explique également que, toujours en s'appuyant sur le texte de Weber, il ne faut pas considérer comme irrationnel ce qui s'écarte du modèle idéal de « rationalité immanente », puisque « ces critères de rationalité n'épuisent pas et ne peuvent pas prétendre épuiser toute la rationalité parce qu'il n'en incarnent qu'une forme partielle et limitée parmi d'autres ». ²²

e. Cinquième caractère: « Identifier les destinataires: le problème du porte-parole »

Dans cette dernière partie du chapitre 3 du *Manifeste pour une philosophie sociale*, Fischbach semble répondre aux critiques portées par Hannah Arendt sur la légitimité de la philosophie sociale et de sa prétendue responsabilité quant à l'inaction des individus dans la société.

La philosophie sociale ne s'adresse pas à n'importe qui et n'a pas de but indéfini. Elle agit dans le but de transformer « la réalité sociale existante » afin que les individus concernés par le résultat de cette même réalité puissent trouver en elle la force d'agir. La philosophie sociale se veut être le « porte-parole » des opprimés. Elle n'a d'intérêt que si elle est profitable aux dominés ainsi qu'aux minorités. C'est en cela que l'on peut trouver en elle une certaine nécessité et légitimité. L'individu, cet « être naturel » et naturellement dépendant, a besoin que des groupes se créent pour

²¹ M.Weber, *Economie et Société*, 1: *Les catégories de la sociologie*, Pocket, Paris, 1995, p.57

²² F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p.62

lutter contre les injustices auxquelles il fait face. Un individu seul n'a pas le pouvoir de changer les choses. Il faut, pour cela, que ces injustices soient reconnues par quelque chose de plus grand, permettant aux individus de relayer, et d'apporter le témoignage de ce constat. Fischbach insiste tout de même sur le fait que les opprimés peuvent faire entendre leurs voix d'eux-mêmes, mais il semble tout de même que la philosophie sociale est profitable et nécessaire pour la diffusion de certains messages, afin de leur apporter une visibilité ainsi qu'une légitimité. Les opprimés, puisqu'ils sont opprimés, ne sont souvent pas écoutés par les classes dominantes. C'est ainsi que la philosophie sociale, en jouant le rôle de « porte-parole », leur permet d'être écoutés, ou du moins entendus par leurs bourreaux.

Il est cependant intéressant de noter, comme le fait Guillaume Le blanc, que la philosophie sociale, en plus de jouer le rôle de « porte-parole », doit aussi pouvoir assumer la fonction de « porte-voix ». Dans les mots de Guillaume Le Blanc : « donner de la voix à la voix inaudible, pour qu'elle se fasse entendre, et de prêter sa voix à celui qui est sans voix ou dont la voix est sans rapport avec la vie ». ²³ Qu'est-ce à dire? Cela signifie que certains individus opprimés ne se rendent même pas compte qu'ils le sont tant on a tenté de leur faire croire qu'ils ne l'étaient pas. La philosophie sociale doit ainsi pointer du doigt les injustices ou les discriminations qui passent inaperçues, que ce soit par la société en général, mais aussi par les personnes concernées. N'est-ce pas ceci dont il est question de nos jours lorsqu'on parle du travail de « déconstruction sociale », c'est-à-dire le fait de pointer du doigt des injustices qui font tellement parties de notre quotidien depuis toujours que nous n'en prenons même plus conscience et que nous ne les considérons pas comme telles jusqu'à ce que quelqu'un illustre l'incohérence et le caractère injuste qu'elles suscitent?

Cependant, Fischbach semble reprocher à Guillaume Le Blanc une certaine « infantilisation » si l'on peut dire, des opprimés. Ce qui gêne Fischbach dans ce concept de « porte-voix » est la notion de « traduction ». Le Blanc considère que, pour une meilleure diffusion des paroles des opprimés, il est nécessaire de traduire leur langage dans le langage de la philosophie. Je rejoins Fischbach en pensant que ce travail de traduction n'est pas nécessaire et que selon moi, la « langue des précaires » est parfois, voire souvent, plus percutante que « la langue philosophique » en ceci que leurs discours ne s'embarrassent généralement pas de la forme utilisée pour servir le fond. Aussi, comme le souligne très justement Fischbach, au lieu d'aider les opprimés, cette façon de penser risque plutôt de les contrarier.

²³ G. Le Blanc, *Vies ordinaires, vies précaires*, Seuil, 2016, p.217

La philosophie ne devrait pas être appréhendée par un « langage d'expertise »²⁴. Et c'est d'ailleurs ce qui, selon Fischbach, la distingue de la sociologie. La sociologie, selon lui, adopte justement un langage d'expert et c'est la raison pour laquelle les dominés la redoutent. D'ailleurs, si la philosophie se veut, en tant qu'intermédiaire, être traductrice, elle devrait l'être en traduisant justement ce « langage d'expert » aux dominés et non pas l'inverse.

Enfin, Fischbach rapproche la philosophie sociale à la philosophie politique afin de mettre en avant un des devoirs de la philosophie sociale, celui de politiser les problèmes sociaux. Cependant, Fischbach nous dit qu'il ne faut pas entendre le terme « politique » selon le point de vue de la philosophie sociale de la même manière que l'on a tendance à le concevoir habituellement:

*Par « politique » la philosophie sociale entend la tournure que les agents donnent à leurs discours et à leurs pratiques dès lors qu'ils mettent en question l'organisation sociale elle-même depuis la position subalterne qu'ils y occupent, et dès lors qu'ils envisagent une possible transformation de cette organisation sociale qui les émanciperait de leur position subalterne ».*²⁵

Pour résumer, la philosophie sociale possède, selon Fischbach, cinq caractères particuliers, lesquels sont: le fait d'être le symbole même de la distinction entre ce qui est politique et ce qui est social. Pour ce faire, elle adopte, grâce à ses capacités de théorisation, le rôle de pédagogue afin de transformer la réalité sociale. Elle y parvient en faisant le constat de « ce qui ne va pas » dans cette réalité même, en « évaluant et critiquant l'existant » et en endossant le rôle de « porte-parole » et de « porte-voix » des opprimés.

²⁴ F. Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p.68

²⁵ F.Fischbach, *Manifeste pour une philosophie sociale*, p.69

Conclusion

Nous sommes parvenus à répondre à nos questions et à nos inquiétudes quant à la nécessité et à la légitimité de la philosophie sociale. Pour ce faire, il nous a été nécessaire de redéfinir la notion de philosophie sociale ainsi que de nous interroger sur le contexte socio-historique dans lequel elle est née. En faisant cela, nous nous sommes aperçus que la réception de la philosophie sociale s'est faite d'une manière très différente entre la France et l'Allemagne. Ceci s'est expliqué par la réception différente qui a été faite de la sociologie dans ces deux pays. Aussi, il nous a été nécessaire de nous interroger sur la « question sociale », sa définition et les critiques qui ont été faites contre elle, notamment par Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*. Alors que la perspective d'une certaine légitimité et nécessité de la philosophie sociale semblait impossible suite aux critiques adressées au domaine social en faveur du domaine politique, voici que Fischbach a fait son apparition dans notre devoir. En lisant le *Manifeste pour une philosophie sociale*, nous nous sommes aperçus que la philosophie sociale s'est avérée légitime et nécessaire en ceci qu'elle permet de lutter, avec les opprimés, contre les injustices et les pathologies sociales présentes dans la société. Elle y parvient en jouant le rôle de « porte-parole » pour les minorités opprimées.

Ouverture

Cependant, il serait possible d'aller plus loin dans notre réflexion. Surtout en ce qui concerne la philosophie sociale et sa réception après les années qui suivent la parution du *Manifeste pour une philosophie sociale*.

En effet, depuis la parution du *Manifeste*, la philosophie sociale continue de se développer dans le champ philosophique contemporain. Les questions liées à la justice sociale et à la construction d'une société équitable et plus inclusive sont toujours d'actualité et nécessitent un travail de réflexion constant. Il semblerait même que la philosophie sociale a largement gagné la lutte qui opposait les questions politiques aux questions sociales.

De nos jours, est né un réel besoin et une réelle nécessité de « déconstruire » nos manières de penser souvent offensantes pour les minorités. La philosophie sociale, toujours en jouant le rôle de « porte-parole », pointe désormais du doigt des discriminations de plus en plus nombreuses que l'on retrouve dans nos sociétés. Aussi, je dirais que la philosophie sociale, en tant que « porte-parole », est encore plus omniprésente dans la philosophie moderne en mettant en avant les

souffrances des minorités. On le voit très bien avec l'émergence (ou le retour) des mouvements woke et féministes, qui prennent de plus en plus d'importance et qui gagnent davantage de légitimité dans nos sociétés. La philosophie sociale se veut de plus en plus pédagogue et participe à ce travail de « déconstruction » de la pensée, nécessaire à la reconstruction d'une société plus inclusive.

Aussi, ce que reprochait Fischbach à G. Le Blanc quant à sa vision d'une philosophie sociale « traductrice », n'est, il me semble, plus d'actualité désormais. En effet, les problèmes sociaux liés aux discriminations et à l'invisibilisation des minorités sont de plus en plus mis en avant par les minorités elles-mêmes. Cela est dû notamment à une propagation de témoignages filmés puis relayés sur les réseaux sociaux dans lesquels les individus partagent leurs expériences vécues et les discriminations auxquelles ils ont fait face. La parole est davantage donnée au peuple.

Le rôle de la philosophie sociale n'est désormais plus un rôle de « traduction », mais elle adopte toujours le rôle d'appui et travaille également à rendre la lutte pour ces causes visibles aux yeux de tous. On retrouve cela notamment chez des auteurs comme Sara Ahmed et son livre *Living a feminist life* paru en 2017 dans lequel elle montre l'importance de mener une vie féministe et de travailler chaque jour à l'émancipation des individus opprimés en luttant pour la justice sociale. Ou bien Achille Mbembe et ses réflexions sur la postcolonialité et la nécessité d'écouter les expériences vécues par les peuples colonisés que l'on retrouve dans son livre *Critique de la raison nègre* (2013).

En somme, la philosophie sociale semble être de plus en plus présente dans le champ philosophique contemporain et ne cesse d'évoluer en même temps que de nouveaux enjeux émergent dans nos sociétés modernes. Plus que ça, elle fait partie intégrante de notre quotidien et nous incite à témoigner des injustices que nous subissons. Elle n'est plus une discipline réflexive, ni une discipline réservée aux érudits. Elle s'ouvre de plus en plus au monde et participe aux luttes sociales dont elle se veut être le « porte-parole ».

Bibliographie

- FISCHBACH Franck, *Manifeste pour une philosophie sociale*, La Découverte, Paris, 2009
- *Cahiers philosophiques*, « Qu'est-ce que la philosophie sociale ? », n°132, 4 février 2013, dir.G.Lepan, avec les contributions de F.Fischbach, J-P.Deranty, J-M. Durand-Gasselín, S.Haber et une entretien avec F.Lordon
- ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 2018
- ARENDT Hannah, *La crise de la culture*, Gallimard, 1989
- BOUGLE Célestin, *Qu'est-ce que la sociologie?*, Félix Alcan, Paris, 1907
- LE BLANC Guillaume, *Vies ordinaires, vies précaires*, Seuil, 2016

Articles:

- BOURDIN Jean-Claude, « Hegel et la « question sociale »: société civile, vie et détresse », *Revue germanique internationale*, 15, 2001, 145-176
- M.McClure Kristie, « Retour sur la question sociale », *Tumultes*, 2008/1 (n°30), p.125-160